

Éric SIMON

Élevage durable, omnivore responsable



Préface

Un vent de consternation souffle sur l'univers de l'élevage industriel. Enfermé dans une bulle hermétique, ce dernier est longtemps passé inaperçu aux yeux d'une société qui, dans le même temps, coupait ses racines rurales au point d'en oublier les bases de la domestication.

Et puis, il y a eu Internet, les films réalisés en caméras cachées, les langues qui se délient, la vache folle... Le doute s'est dessiné tandis que l'indignation s'affirmait devant cet univers industriel sacrifiant hommes et bêtes.

Comment en sommes-nous arrivés à un tel constat ? Eric Simon répond très clairement, en rappelant que l'augmentation de consommation de viande a conduit à une mutation de l'élevage traditionnel en une impressionnante industrie des productions animales.

Si cette évolution a longtemps été considérée comme un signe de développement et d'amélioration

de nos conditions de vie, elle est aujourd'hui remise en cause : les excès liés à l'intensification des processus de production ont en effet, des répercussions néfastes tant sur l'environnement que sur les conditions de vie des animaux et des éleveurs ou encore sur la santé des consommateurs.

Rejetant dos-à-dos les positions extrêmes de « carnivores insouciantes » et des « végétariens intransigeants », Eric Simon propose de retrouver le chemin de la mesure et du bon sens. Cet éleveur engagé sait de quoi il parle.

Grandissant en Alsace, à l'ombre de la forêt des Vosges, il jouera les curieux de nature en décodant les traces d'animaux. Empreintes, terriers, crânes, pelotes de réjections sont autant d'indices qui le passionnent, de même que l'observation des chevreuils ou des daims occupant le Ried.

Après des études d'ingénieur en agriculture, il exerce, durant 11 ans, dans un lycée agricole en gardant pour objectif de nourrir les hommes en préservant la planète.

Passant de la théorie à la pratique, il devient éleveur afin d'expérimenter d'autres méthodes d'élevage conciliant le bien-être animal et la rentabilité économique. Moutons, bovins, cochons et chevaux deviendront ses compagnons de route conduisant à la recherche d'éthique. Sa conviction : considérer qu'il faut s'efforcer d'aller « dans le sens de l'animal » pour « qu'il aille dans le sens de l'homme ».

Son dernier ouvrage « Une vraie vie de cochon » (qui aurait pu s'appeler « une vraie vie d'éleveur » !) n'est pas seulement un réquisitoire, mais surtout une somme de pistes qui peuvent notamment effacer la souffrance animale.

Les associations de protection animale, comme l'OABA ou la PMAF ont largement et légitimement rendu hommage à Eric Simon pour son travail de précurseur.

« Omnivore responsable ? » constitue une nouvelle étape pour une indispensable prise de conscience. L'auteur souligne combien notre sort est lié à celui de l'animal. Il considère que l'éleveur peut faire preuve de compassion à l'égard des animaux, tandis que le consommateur peut modifier ses priorités d'achat.

En passant du « toujours plus » au « toujours mieux », il s'agit d'ouvrir l'ère de « l'omnivore responsable ». Tout cela relève finalement du bon sens.

Encore fallait-il la détermination, la compétence et l'humanisme d'un Eric Simon pour nous donner les clefs de cette évidence...

Allain Bougrain Dubourg

Introduction

Ce livre n'est pas le premier, qui entend alerter les consommateurs-citoyens, des réalités de l'élevage moderne ; que ce soit « Bidoche » de F. Nicolino, « Faut-il manger les animaux ? » de J. Safran Foer, ou « Une vie de cochon » de Jocelyne Porcher, par exemple, plusieurs ouvrages récents présentent la face cachée de l'industrie de la viande, mettant en avant les répercussions des modes d'élevage intensifs sur la détérioration des conditions de vie des animaux, la santé des consommateurs, la pollution de l'environnement et la perte de sens du travail des éleveurs. Le récent scandale des lasagnes à la viande de cheval, faisant écho à celles des farines animales et du veau aux hormones aura aussi incité quelques journaux à consacrer des dossiers approfondis sur la question.

La particularité de cet ouvrage vient du fait qu'il n'est pas le fruit du travail d'investigation d'un journaliste, qui soulèverait un temps le couvercle de la « poubelle » afin d'en décrire le contenu, avant de

passer à un autre sujet, mais qu'il est écrit par un éleveur : Depuis 12 ans, je suis en première ligne, éleveur de truies et de brebis en plein air, et en bio, tentant d'expérimenter une autre manière d'élever des animaux et de produire de la viande. Il s'agit donc d'une voix « du dedans », qui s'adresse à vous, et cela change fondamentalement les choses. Parce que même si le constat que nous ferons des réalités de ce qu'est devenu l'élevage moderne est affligeant sur bien des points, nous ne pourrions pas nous contenter d'en rester là et dire « et bien puisque tout est pourri, devenons tous végétariens ! » comme le concluent bien des ouvrages sur le sujet. Nous nous appliquerons à chercher la lumière au milieu des ténèbres ; parce qu'elle existe ; parce que depuis douze ans, nous nous battons, comme de nombreux éleveurs, pour la faire vivre et la transmettre. En effet des alternatives sont possibles, ont besoin d'être connues, reconnues, encouragées, soutenues, pour un mieux-être des animaux d'élevage, des éleveurs et des consommateurs. Ainsi, même s'il commence en dressant un état des lieux assez pathétique, cet ouvrage se veut avant tout, porteur d'une espérance.

Ce livre aurait aussi pu s'appeler « lettre ouverte du rat des champs à son cousin le rat des villes ». Il s'agit en effet d'une perche tendue pour restaurer le dialogue entre campagnards et citadins, entre producteurs et consommateurs, parce que si c'est de nos champs et de nos animaux dont il s'agit, c'est

aussi de votre nourriture, de votre santé et de notre environnement commun. Le lien qui nous relie devrait donc être un lien fort, une sorte d'alliance viscérale, une mission sacrée, entretenue par une bonne connaissance mutuelle, nourrie en retour de gratitude et rémunérée à sa juste valeur... à l'image de la relation que l'on entretient avec le médecin entre les mains duquel on confie sa vie et celle de ses enfants. Mais en fait il n'en n'est rien ; ces deux mondes se sont fortement éloignés l'un de l'autre, et la plupart des consommateurs ont une vision de l'agriculture très éloignée de la réalité. Parce que physiquement, ils ne se côtoient plus, mais surtout parce qu'entre eux a surgit une montagne – l'industrie agro-alimentaire qui oriente, dirige, encadre, organise la production et la distribution de nourriture. D'un côté, le producteur a affaire avec la « branche amont » de la filière, c'est-à-dire les coopératives de collecte des produits agricoles, de l'autre les consommateurs ont affaire à sa « branche aval », c'est-à-dire les enseignes de grande distribution. Entre les deux il y a souvent de nombreux intermédiaires réalisant de nombreuses tâches dans de nombreuses usines reliées par des norias de camions parcourant des milliers de kilomètres. Alors le rat des villes perd tout contact avec son cousin des campagnes, mais aussi tout contrôle sur la manière dont est produite son alimentation. Il ne s'agit plus de faire confiance à un paysan de proximité que l'on connaît, mais de s'en

remettre à un système opaque et tentaculaire qui décide à notre place ce qui est bon pour nous, qui nous dicte la manière dont nous devons produire, qui nous « suggère » ce que nous devrions manger...

Il est sans doute temps de lever le voile, d'ouvrir les yeux, de regarder avec lucidité sur quel bateau on nous a engagés, afin de pouvoir rectifier le cap si nous le jugeons nécessaire.

Il ne s'agit pas ici de lancer la pierre à qui que ce soit ou de proposer à quiconque un habit de victime. Mon but est au contraire de décrypter des mécanismes économiques, d'en montrer la cohérence et les incohérences, d'essayer de cerner quels rôles nous jouons, les uns et les autres, dans ce qui apparaîtra parfois comme une sinistre farce. Parce que nous sommes tous partie prenante du système, chacun à un bout, et à ce titre, coresponsables de la situation actuelle. Et c'est une bonne nouvelle, car cela veut dire que nous avons le pouvoir de faire évoluer les choses en modifiant nos comportements de producteurs et de consommateurs. Mais nous devons le faire ensemble et simultanément ; ainsi ce livre se veut être un appel : « nous, éleveurs qui souhaitons élever nos animaux dans un plus grand respect de la vie, nous ne pouvons le faire que si nous trouvons suffisamment de consommateurs-citoyens qui acceptent d'acheter les produits issus de nos élevages, et de le payer au juste prix ». Car au final, on s'en doute il y a un prix à payer. Si nos responsables

politiques ont imposé aux productions animales une organisation industrielle, c'est pour offrir aux villes une alimentation carnée abondante et peu chère ; nous ne pourrons pas retrouver une organisation des élevages plus artisanale et respectueuse des animaux sans revoir à la baisse notre niveau de consommation sur le plan quantitatif et à la hausse côté prix. Globalement pour une famille, ce changement pourrait donc se faire à budget équivalent, avec une nette amélioration au niveau qualitatif (sur l'aspect santé et qualité gustative). Il s'agit en fait, de passer « du toujours plus » au « mieux ».

La question politique est de savoir si ce changement doit être porté par l'Etat, en disant que l'enjeu sanitaire, environnemental, et moral vis-à-vis des animaux dépasse le seul niveau du choix individuel du consommateur et impose une modification globale et cohérente des orientations de nos systèmes de production, ou si dans une société libérale c'est au marché de décider. Dans ce cas, seule une conscientisation suffisamment massive des citoyens pourra opérer un basculement efficace vers des modes d'élevage plus respectueux du vivant. Parions que la force publique saura alors prendre le train en marche...

Animaux d'élevage, éleveurs, consommateurs, nos sorts sont liés... nous pouvons continuer de rester dans un rôle passif, chacun à sa place acceptant de jouer la pièce que d'autres écrivent pour nous, ou

reprendre en main notre destinée : Quels modes d'élevage voulons-nous vraiment pour les animaux que nous mangeons ? Quels rapports voulons-nous avoir avec les animaux que nous élevons ? Quels moyens mettons-nous en place pour que nos souhaits puissent s'inscrire dans une réalité concrète ?

1° Partie :

La production de viande en France

Historique : une agriculture industrialisée pour une alimentation abondante, standardisée et peu chère

Un peu d'histoire nous aidera à comprendre comment et pourquoi s'est mise en place la situation que nous connaissons actuellement.

L'agriculture française a en effet totalement changé de visage, durant les deux derniers siècles, au niveau des techniques et des rendements, bien sûr, mais plus profondément dans ce qui fait le sens de notre métier :

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'écrasante majorité de la population française est composée de paysans, qui travaillent... pour se nourrir. Non pas pour gagner de l'argent destiné à acheter ce dont ils ont besoin ; le fruit de leur travail passe directement de la main à la bouche, dans une économie autarcique. Ainsi ces millions de familles cultivent chacune un peu de blé pour leur pain, des légumes pour la soupe, élèvent quelques volailles, un ou deux porcs, quelques brebis ou une paire de

vaches selon la richesse du terroir. Les animaux sont adaptés au pays, et multi-usages, fournissant un peu de lait, de viande, le cuir ou la laine, et... le précieux fumier unique engrais des cultures, sans oublier la force de travail assurée par les vaches, bœufs ou chevaux de trait, suivant la région. Une partie de la production sert à payer les taxes diverses et redevances dues au propriétaire du foncier et à acheter les quelques denrées que l'on ne produit pas. Ainsi une population urbaine minoritaire peut être approvisionnée avec les quelques excédents des campagnes. C'est la pyramide de nos livres d'histoire, où une masse laborieuse de paysans supporte une élite peu nombreuse.

Peu à peu, les choses vont évoluer, du fait d'une double révolution amorcée en Angleterre, s'installant progressivement au XVIII^e et XIX^e siècle, dans les autres pays européens. La révolution agricole, c'est-à-dire l'amélioration des techniques de production permet de dégager davantage de surplus avec moins de bras. De même, alors que jusque-là, la quasi-totalité des bonnes terres est utilisée pour porter des cultures directement consommées par les humains, réduisant l'élevage à la valorisation des terres pauvres, humides ou incultes, l'amélioration des rendements permet de dégager des surfaces pour mieux nourrir les animaux. Parallèlement, la révolution industrielle appelle des populations toujours plus nombreuses en ville, afin de faire fonctionner les usines. Ce sont à la fois des bras qui quittent les fermes et des bouches qu'il faudra

nourrir. Du coup, le rôle des paysans se déplace. D'une politique d'autarcie où chacun travaille pour nourrir sa famille, on bascule peu à peu vers une dynamique économique où on produit pour alimenter un marché.

Longtemps les fermes françaises tiendront un équilibre entre ces deux logiques, les productions autoconsommées coexistant avec celles destinées à gagner de l'argent.

Mais après la première, puis la seconde guerre mondiale, le mouvement s'accélère et devient irréversible : d'un côté la population urbaine devenant majoritaire nécessite toujours plus de denrées alimentaires, de l'autre les progrès de la mécanisation, l'amélioration fulgurante des rendements, permettent à une minorité de producteurs de fournir toujours plus de produits avec toujours moins d'actifs. La petite ferme de polyculture élevage où l'on produit un peu de tout laisse la place à de vastes exploitations agricoles spécialisées produisant des céréales ou gérant des troupeaux toujours plus productifs.

Notons que cette évolution ne fut pas seulement le fruit mécanique de l'amélioration des techniques mais avant tout le résultat d'une politique globale destinée à faire entrer la France dans la « modernité », la vie paysanne traditionnelle symbolisant un monde arriéré, tandis que la vie urbaine représentait le progrès social. De même, pour les représentants professionnels agricoles qui gèreront cette mutation, main dans la main avec les gouvernements successifs,

il s'agit d'arracher leur corporation à la pesanteur d'un passé révolu pour conquérir une place au soleil dans la société marchande qui se construit. Ainsi la réduction du nombre d'agriculteurs est menée à marche forcée afin de favoriser l'émergence de l'entreprise agricole moderne.

Puisqu'il s'agissait d'approvisionner un marché de masse, on décide d'appliquer l'organisation industrielle précédemment mise au point pour fabriquer les voitures ou les machines à laver : des unités de taille toujours plus grande, spécialisées dans un nombre limités « d'articles standardisés », mécanisant leurs tâches au maximum afin de réduire les besoins en main d'œuvre. A la suite de ces unités de production, on construit une puissante industrie agro-alimentaire de transformation, afin d'élaborer une gamme de produits finis, aboutissant sur des chaînes de distribution tout aussi démesurées. Là aussi, la démarche artisanale a fait son temps et laissé la place à la logique industrielle.

Pour que cette entreprise bien huilée puisse fonctionner, il faut impérativement soumettre le vivant à un impératif qui lui est étranger, voire antinomique : la standardisation. En effet, la machine agro-alimentaire a besoin d'être approvisionnée chaque semaine de l'année, avec une quantité régulière de chaque produit, toujours le même – au moins dans son apparence – Or c'est un obstacle de taille, car les plantes comme les animaux ont des cycles de production